

# Le marché, dernière croyance de l'Occident ?

Des chercheurs considèrent le libéralisme comme une forme de pensée théologique. Le marché y fait figure de dieu digne de foi et tout-puissant, avec ses prophètes et ses commandements, au premier rang desquels l'injonction de la croissance

Vers la fin des années 1990, un des amis du théologien Harvey Cox lui conseilla de lire la presse économique. C'était, lui avait-il assuré, le meilleur moyen de comprendre la marche du monde. Professeur à l'université Harvard (Etats-Unis), Harvey Cox ne s'intéressait pas du tout à ces histoires, et c'est avec une légère appréhension – celle de ne rien comprendre – qu'il s'exécuta. Il se mit à compulsier quotidiennement le *Wall Street Journal* et, chaque semaine, les pages économie et entreprises de *Time* ou de *Newsweek*. « Je m'attendais à une terra incognita et je me suis au contraire retrouvé au pays du déjà-vu, a-t-il raconté quelques mois plus tard dans un article publié par *The Atlantic*. Ces pages ressemblaient étrangement à la Genèse, à l'Épître aux Romains, ou à La Cité de Dieu, de saint Augustin. »

Derrière le jargon et les mots de l'économie, on trouvait « les éléments d'un grand récit sur le sens profond de l'histoire humaine, les raisons pour lesquelles les choses ont mal tourné, et les manières de rectifier la situation : une mythologie des origines, des récits de déchéance, une doctrine du péché et de la rédemption », raconte-t-il. Relever les taux d'intérêt pour éviter l'inflation, ne pas céder aux sirènes tentatrices de l'étatisme ni aux vertiges de la planche à billets, ouvrir au marché de nouveaux secteurs d'activité, pratiquer l'ascèse sous forme d'austérité et de renoncement à la protection sociale... la félicité, ensuite, reviendra. Avec, au pinacle de cette « nouvelle théologie », la figure du marché, dont Harvey Cox dit qu'il faudrait l'écrire avec une capitale initiale, « pour signifier à la fois le mystère qui l'entoure et la révérence qu'il inspire dans les milieux d'affaires ». Le Marché, donc, incarné dans une diversité de marchés, de nature, de taille et d'importance diverses.

Institution-clé du fonctionnement de nos sociétés, élément central de l'analyse économique, le marché n'est plus seulement, selon le théologien américain, le lieu de la rencontre entre l'offre et la demande, le mécanisme qui forme les prix et distribue la richesse produite dans la société. Il devient une entité transcendante que l'on redoute, dont on étudie les lois et dont on cherche à comprendre et anticiper les humeurs. « Autrefois, les prophètes entraient en transe et informaient la populace inquiète de l'humour des dieux, de l'opportunité d'entreprendre un voyage, de se marier ou de faire la guerre, écrit Harvey Cox. Aujourd'hui, les désirs versatiles du marché sont élucidés par les bulletins quotidiens de *Wall Street* et des autres organes sensoriels de la finance. Ainsi, nous pouvons savoir au jour le jour si le marché est "inquiet", "soulagé", "nerveux" ou parfois "exubérant". »

A la fin des années 1990, la mondialisation de l'économie est déjà une réalité, qui se donne notamment à voir à travers ses crises. En juillet 1997, le gouvernement thaïlandais tente de contrer des attaques spéculatives en dévaluant sa monnaie, et enclenche une crise économique qui se propage à tout le Sud-Est asiatique. Le Fonds monétaire international débloque plusieurs dizaines de milliards de dollars en échange de mesures de libéralisation des économies. Les pages économiques des journaux s'empressent de débats esotériques sur les déterminants de la croissance, les politiques monétaires et les vertus autorégulatrices du marché. Harvey Cox n'est alors pas le seul théologien à percevoir dans ce dernier le principe central d'une croyance qui irrigue les milieux d'affaires et les élites politiques occidentales. Un de ses pairs, David Loy, alors professeur à l'université Bunkyo de Chigasaki (Japon), publie en 1997 un essai dans le *Journal of the American Academy of Religion*, l'une des principales revues de la discipline, sobrement intitulé : « La religion du Marché ».

« Le concept de religion est notoirement difficile à définir, mais si nous adoptons une vision fonctionnaliste et que nous entendons la religion comme ce qui nous fonde à comprendre ce qu'est le monde et ce qu'est notre rôle dans le monde, alors il devient évident que les religions traditionnelles remplissent de moins en moins cette fonction, parce qu'elles sont supplantées par d'autres systèmes de croyances et de valeurs, écrit-il. (...) Notre système économique devrait aussi être compris

comme remplissant une fonction religieuse. La science économique, comme discipline, est moins une science que la théologie de cette religion. Son dieu, le Marché, est devenu un cercle vicieux de production et de consommation toujours croissantes, prétendant offrir un salut séculier. »

Des théologiens qui flirtent avec l'anthropologie pour critiquer le marché et l'économie néoclassique, voilà qui était inattendu. Ces idées n'en ont pas moins été abondamment discutées, une décennie durant, dans cette communauté savante. En 2007, Richard Foltz, professeur au département d'études religieuses de l'université Concordia, à Montréal, a résumé une décennie de réflexions et de débats sur la « religion du marché » dans la revue *Worldviews*, jugeant qu'approcher l'économie et le consumérisme par le prisme théologique était « à la fois valide et potentiellement utile ».

Le pape François a-t-il lu ce texte ? Ces idées ont en tout cas suffisamment infusé dans le microcosme théologique pour qu'en 2013, dans sa première exhortation apostolique (*Evangelii Gaudium*), le pontifex maximus fustige sans détour le « marché divinisé » dont les intérêts sont « transformés en règles absolues ». « Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les forces aveugles et dans la main invisible du marché », ajoute-t-il.

## OFFENSIVE PAPALE

Le renversement historique est cocasse. Car la naissance de l'idée moderne du marché, en Europe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est précisément le « fruit du refus d'un ordre social fondé sur la loi divine », comme l'écrit l'historien Pierre Rosanvallon dans un livre publié en 1979, *Le Capitalisme utopique. Histoire de l'idée de marché*. Il s'agit de « penser l'institution autonome de la société sans recourir à un quelconque garant extérieur, notamment d'ordre religieux », et de penser le marché comme un opérateur capable d'articuler les passions humaines – sans les réprimer au nom de la morale des prêtres –, pour faire fonctionner la société. Trois siècles plus tard, l'Eglise prend sa revanche et accuse, à son tour, le marché d'avoir échoué à faire fonctionner harmonieusement la société, jusqu'à remettre en cause l'habitabilité de la planète.

Que ce soit dans son exhortation apostolique ou, en 2015, dans son encyclique sur « la sauvegarde de la maison commune » (*Laudato si*), le pape François ne retient pas ses coups, appelant à « éviter une conception magique du marché », moquant une « confiance grossière et naïve » dans les « mécanismes sacralisés du système économique dominant ». Les mots le disent : c'est autant aux dégâts de l'économie sur l'environnement et à l'incapacité des mécanismes de marché à réparer ou à empêcher ces dégâts qu'à un système de valeurs et de croyances que s'attaque le Saint-Père. Simples figures de style ? « Je ne crois pas que le pape François soit dans la métaphore », assure Harvey Cox en ouverture du livre qu'il finira par écrire sur le sujet (*The Market as God*, Harvard University Press, 2016).

Aux Etats-Unis, terre sainte du « marché libre », l'offensive papale contre la croyance dans les vertus du marché n'est pas passée

inaperçue. Dans leur dernier livre (*Le Grand Mythe. Comment les industriels nous ont appris à détester l'Etat et à vénérer le libre marché*, traduit par Elise Roy, Les Liens qui libèrent, 704 pages, 29,90 euros), les historiens des sciences Naomi Oreskes et Erik Conway remarquent que *Laudato si* a été reçue avec une certaine hostilité : non pour son propos sur la protection de la « maison commune », mais pour sa remise en cause d'une certaine théologie du marché. Pour avoir « exprimé ses doutes quant à la capacité des mécanismes de marché à relever les défis de notre temps », le souverain pontife « s'est attiré les foudres de toutes les familles politiques, droite, gauche et centre confondus », écrivent les deux historiens. Pour eux, c'est l'indice que le « fondamentalisme de marché », ainsi qu'ils le nomment, traverse aux Etats-Unis l'ensemble du spectre politique et forme une croyance largement partagée dans la société américaine.

Pourquoi des historiens des sciences s'intéressent-ils aux croyances associées au marché ? Depuis une décennie, Naomi Oreskes et Erik Conway enquêtent sur les racines historiques et politiques de la remise en cause des grands résultats issus des sciences environnementales. Dans leur livre *Les Marchands de doute* (Le Pommier, 2012), les deux chercheurs se sont demandé pourquoi, dans une société qui valorise tant la science, certaines connaissances solidement établies sur le réchauffement climatique, les effets délétères des pesticides ou les liens entre santé et environnement étaient systématiquement mises en doute, y compris par des personnes pourvues d'une solide formation intellectuelle. « Nous sommes arrivés à la conclusion que la cause majeure de ce déni était la prééminence du "fondamentalisme de marché", dit Naomi Oreskes. C'est-à-dire l'idée que les marchés sont fondamentalement bons et que leur libre fonctionnement ne peut pas provoquer d'effets délétères plus importants que ceux qu'il produirait l'action de l'Etat pour les réguler. »

Or, la crise environnementale fracture la vision idéalisée d'un marché omniscient et autorégulateur. Tout au contraire : c'est le fonctionnement même des marchés qui est la cause majeure de la dérive climatique et de la détérioration de l'environnement. Dans leur dernier ouvrage, les deux historiens américains poursuivent ce travail engagé voilà plus de dix ans, en enquêtant sur les moyens mis en œuvre pour construire et propager les croyances sur le marché tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Soit, en somme, un nouveau chapitre de l'histoire de l'affrontement entre science et religion dans le monde occidental : l'astronomie de Galilée et la biologie de Darwin se sont heurtées à la doctrine de l'Eglise catholique pendant des siècles ; ce sont désormais les sciences de l'environnement qui s'affrontent à la théologie du marché.

L'approche « fondamentaliste » décrite par Naomi Oreskes et Erik Conway est-elle la seule explication à la défiance vis-à-vis des sciences environnementales ? La simple croyance dans les vertus du marché suffit-elle au contraire à altérer notre perception collective des résultats des sciences de l'environnement et à euphémiser l'ampleur des périls de la crise écologique ?

La situation européenne offre des éléments de réponse. Sur le Vieux Continent, nul « fondamentalisme de marché » comme aux Etats-Unis : la régulation est la norme plutôt que l'exception. Mais, pour résoudre la crise climatique, ce sont des mécanismes de marché qui sont fréquemment mis en avant. Des nouveaux sont créés de toutes pièces pour tenter de « corriger » les effets indésirables du fonctionnement d'autres marchés. Quoi que le marché ait fait, il peut le défaire.

## ADAM SMITH EN PROPHÈTE

L'économiste Hélène Tordjman, chercheuse au Centre d'économie de l'université Paris-Nord (Centre national de la recherche scientifique, université Paris-XIII), a détaillé ces nouveaux usages de la finance et des mécanismes de marché dans un livre important (*La Croissance verte contre la nature. Critique de l'écologie marchande*, La Découverte, 2021) : créer de toutes pièces un marché des émissions de gaz à effet de serre, donner un prix aux services écosystémiques pour les intégrer au fonctionnement des économies, créer des instruments financiers pour valoriser le carbone séquestré dans les forêts et compenser les émissions des autres secteurs... Cette tendance, écrit l'économiste, témoigne non seulement d'une « volonté de maîtrise et d'instrumentalisation de toutes les formes de vie », mais aussi d'une « foi inébranlable dans les mécanismes de marché ». « Paradoxalement, nous comptons répondre aux destructions provoquées par l'extension des marchés et le déferlement technique par encore plus de marché et de technique », relève-t-elle.

Qu'il s'agisse de laisser le marché à lui-même ou d'étendre son emprise sur le monde naturel par la création de marchés artificiels, la réponse politique aux défis que rencontrent les sociétés semble passer, d'une manière ou d'une autre, par la croyance que le marché est investi de pouvoirs sans limites, en particulier d'un pouvoir sur les lois de la nature. « Lorsque vous entendez sans arrêt des expressions comme la "main invisible" ou la "sagesse du marché", vous comprenez que le marché est l'objet d'une considération presque mystique, dit Naomi Oreskes. Une main invisible qui influe sur le cours des choses, on ne voit pas de qui d'autre que Dieu lui-même elle pourrait être la main ! »

Aucune autre expression populaire que cette « main invisible du marché » ne suggère avec tant de clarté la manière dont les pouvoirs du marché sont surinvestis. L'expression est supposée provenir des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, le maître ouvrage d'Adam Smith publié en 1776, le livre fondateur du libéralisme économique. Philosophe, moraliste autant qu'économiste, Adam Smith n'est pas n'importe qui. « Il suffit de prononcer [son] nom dans les temples dévolus au Dieu Marché pour voir les gens tomber à genoux de dévotion », s'amuse Harvey Cox dans son livre. *The Market as God* consacre pas moins de deux chapitres au grand penseur écossais, dont le théologien américain se demande s'il est plutôt le saint patron, le père fondateur ou un simple prophète de la « religion du marché ». Vu de France, cela

**GALILÉE ET DARWIN  
SE SONT HEURTÉS  
À L'ÉGLISE  
CATHOLIQUE ; CE  
SONT DÉSORMAIS  
LES SCIENCES DE  
L'ENVIRONNEMENT  
QUI S'AFFRONTENT  
À LA THÉOLOGIE  
DU MARCHÉ**